

LA TERRIBLE FORCE DU SILENCE

Michelle CALONNE
Lorelei GODBILLE
Patrice HEEMS

CASSANDRA NE PARLE PAS

Cassandra ne dit rien.

Jamais.

Cassandra ne parle pas.

Elle n'est pas muette, non ! Elle ne parle pas.

Cassandra se tait.

De longs silences, lourds, sont les seules réponses aux questions qu'on lui pose.

Avec un long regard, lourd, posé dessus comme une ponctuation.

Une fois j'ai vu Cassandra pleurer. Un chagrin ordinaire d'enfant : une bousculade dans les rangs avec un méchant coup de coude qui fait mal. Alors Cassandra a pleuré, comme un enfant. Mais en silence.

J'ai peur de Cassandra.

Ou j'ai peur pour Cassandra.

Je ne sais pas. Ça fait peur le silence.

Et puis tout le monde s'y habitue. Cassandra ne parle pas. D'ailleurs ses frères et sœurs, avant elle, ne parlaient pratiquement pas non plus. C'est comme ça. C'est une famille comme ça. Des « asociaux ». Ses parents non plus ne parlaient pas beaucoup à l'école. Le directeur se souvient du papa, ou de la maman, je ne sais

plus, qui ne disait pas un mot, séchait la classe pour un oui pour un non et qui vivait avec sa famille dans une bicoque sordide au sol en terre battue. C'est comme ça, une famille comme ça.

Cassandra ne parle pas.

Elle vient en soutien. Bien sûr. Tous les jours, pendant une heure, avec trois autres enfants qui depuis un trimestre m'expliquent, chaque fois que je lui pose une question, que ce n'est pas la peine, que Cassandra ne parle pas.

Parfois elle me sourit. Est-ce parce qu'elle a compris ? Est-ce parce qu'elle m'aime bien ? Est-ce pour que je la laisse tranquille ? Je ne sais pas.

Elle aime les histoires. Enfin je crois. Alors je raconte des histoires. L'histoire de l'enfant d'éléphant et de son insatiable curiosité, avec plein de mots magiques que personne ne comprend, avec le grand fleuve Limpopo qui est vert, comme de l'huile et tout bordé d'arbres à fièvre, avec des lions qui font peur et puis le vieux crocodile. Quelquefois, lorsque j'arrive à la regarder sans qu'elle me voit, je vois les lèvres de Cassandra qui remuent sans un bruit. « ...Qui est vert, comme de l'huile et tout bordé d'arbres à fièvre... » semblent faire les lèvres de Cassandra. Cassandra aime les histoires.

Cassandra comprend très bien. Je lui demande : « Va me montrer le mot renard, s'il te plaît Cassandra. » Alors elle se lève et va me montrer le mot dans la liste qui est au tableau. Parfois j'essaye encore : « C'est quoi ce mot ? » Cassandra me regarde... Me regarde... Me regarde. Alors je pose la question à Amandine.

J'ai demandé à la maman de Cassandra si elle voulait bien venir me voir. La première fois la maman n'a pas répondu. La deuxième fois, le mot a été gommé. La troisième fois, la page du cahier a été découpé. Alors j'ai écrit à la maman de Cassandra que je l'attendrais un lundi à quatre heures et demie : ce lundi-là, Cassandra n'est pas venue à l'école.

La septième fois je me suis fâché et j'ai téléphoné à l'éducatrice d'A.E.M.O.¹ qui suit la famille. Le samedi suivant, la maman de Cassandra est venue me voir. La maman de Cassandra n'a pas vingt-cinq ans. Si je compte bien, elle a six enfants. Elle m'a demandé ce qui se passait encore et pourquoi je l'avais convoquée. Je lui ai dit que Cassandra ne parlait pas. Elle m'a dit qu'à la maison ça allait. Elle n'a pas su me regarder une seule fois. Je lui ai demandé de revenir. On verra bien.

Il paraît que le papa de Cassandra, c'est un vrai sauvage. Une sorte d'ours m'a-t-on dit. Il paraît qu'il ne parle jamais à personne.

Quand la maîtresse écrit au papa de Cassandra pour lui demander d'expliquer pourquoi sa fille n'est pas venue à l'école, le papa de Cassandra écrit « Merde » sur l'enveloppe et renvoie la lettre.

Cassandre montait sur les murs de Troie et hurlait des prophéties que personne ne voulait entendre. C'est drôle non ?

1 « Aide Educative en Milieu Ouvert ». Mesure de suivi éducatif décidée par un juge.

Cassandra ne parle pas.

Je ne sais pas quoi faire.

JULIE PRÉFÈRE NE RIEN DIRE

Un mois et demi après la rentrée, les professeurs pensaient que Julie était une élève-fantôme, bien qu'inscrite, elle n'était toujours pas apparue au lycée. Son père téléphonait paraît-il de temps en temps pour dire qu'elle était malade.

Finalement, après plusieurs envois de courriers administratifs, Julie est arrivée en cours un lundi matin. La tête baissée, sans un mot, ses grands cheveux blonds cachant presque son gros visage ingrat, elle a tendu son carnet de correspondance. A la rubrique « motif de l'absence », d'une belle écriture bien dessinée, d'une écriture d'adulte plus très jeune qui a appris à bien former ses lettres on avait écrit : *Enfant malade*. Comment comprendre cette phrase : *enfant malade* ? Lucie n'est plus une enfant. Elle semble avoir largement l'âge des élèves de sa classe, c'est une jeune adulte, mais sans l'allure délurée de la plupart. Est-ce à dire qu'elle a un enfant malade ? Je lui ai rendu son carnet ; elle s'est éloignée d'une démarche maladroite.

Pendant les cours, Julie écrit sagement, elle fait le travail qu'on lui demande, plutôt bien même, mais son professeur de communication se désespère. Pas moyen de la faire parler, ni répondre. Elle rougit, bredouille et pleure si on insiste. Elle manque. Souvent, le soir, c'est son père qui vient la chercher en voiture tandis que les autres élèves partent en bande vers le métro.

A la réunion de parents, sa mère était là. Les larmes aux yeux, elle a parlé de son inquiétude pour sa fille si mal à l'aise, si silencieuse. Elle a consulté un psychologue, elle a essayé de l'inscrire à un cours de théâtre. Sans résultat.

Je lui ai parlé du mot sur le carnet : *Enfant malade*. Comment faut-il l'interpréter ? Julie aurait-elle un enfant ? Elle a réagi, choquée. Non, non, vraiment, c'est impossible. Elle ne serait pas capable de, de... Vraiment non ! Elle n'est pas adulte ! C'est donc bien elle l'enfant malade...

Période de formation en entreprise. Julie a été quinze jours malade à l'idée de devoir aller sur un lieu de stage. Elle est rentrée, la tête toujours baissée. Son professeur d'enseignement professionnel lui a dit qu'il faudrait se présenter sur le lieu de stage qui a bien voulu accepter sa candidature écrite. Elle a réussi à le faire, paraît-il. Pourtant lorsque le professeur de mathématiques est venu « en visite » et lui a demandé de parler de l'entreprise et du travail qu'elle y avait effectué, elle a éclaté en sanglots. Evaluation impossible.

En classe, quand il faut travailler en groupes, Julie a été intégrée sans difficulté dans l'équipe de Virginie. Son apport semble d'ailleurs plutôt favorable, les résultats du groupe se sont améliorés. Bien sûr, ce n'est jamais Julie qui fait la restitution orale des travaux.

Virginie est une grande lectrice de récits de vie et l'attitude de Julie ne lui plaît pas, aussi a-t-elle décidé de mener son enquête. Elle a parlé à Julie plusieurs fois des livres qu'elle aime lire, en particulier de « J'avais douze ans », l'histoire d'un inceste. Julie l'a écoutée en silence. Virginie lui a demandé : « Et si ça t'arrivait, tu

nous en parlerais ? » « Oh oui ! » a murmuré Julie en hochant la tête. Virginie l'a raconté à quelques professeurs. Ça nous a rassurés. Un peu.

On a travaillé l'autobiographie. A partir de l'autoportrait de Michel Leiris, j'ai demandé à chaque élève de la classe d'écrire son autoportrait anonyme. J'ai ramassé les travaux. J'ai reconnu la grande écriture d'enfant sage de Julie. Elle a écrit :

Je viens d'avoir 19 ans, je suis de taille moyenne, avec une vingtaine de kilos en trop.

Au physique, je suis assez désavantagée, j'ai beaucoup de mal à aller vers les autres, d'autant plus que je suis d'une grande timidité.

Autant que je puisse en juger, les traits caractéristiques de ma physionomie sont les mêmes que ceux de ma famille paternelle.

Je me trouve sans intérêt et tous mes défauts me complexent énormément et m'empêchent d'aller vers les autres.

Pendant les vacances, j'ai relu plusieurs fois la copie de Julie. J'aurais voulu lui rendre avec des compliments. Je l'ai gardée un bon moment dans mon cartable. Quinze jours après la fin des vacances, Julie n'est toujours pas là.

JÉRÉMY DIT OUI

Jeremy dit oui.

Il est gentil Jeremy, tout le monde le dit.

Il dit oui. Tout le temps. Ou plus exactement : « Oui oui »

C'est tout. C'est sa façon à lui de se défendre, d'éviter les ennuis.

Cela donne d'étranges « dialogues » quelquefois :

« Tu sais compter jusque combien Jeremy ?

– Oui oui

– Tu sais compter ?

– Oui oui

– Bon, et bien alors compte !

– Oui oui

– Vas-y, Jeremy, montre moi jusqu'à combien tu comptes !

– Oui oui

– Jeremy, 1,2,3...

– 1,2,3...

– Oui ! Et après, tu sais ?

– Oui oui... »

Avec ça, des grands yeux bleus perdus qui disent : « Je ne comprends pas, ne te fâche pas surtout mais je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que tu demandes ? De quoi tu me parles ? Je ne comprends pas, ne te fâche pas surtout ! »

Répondre « oui oui » c'est déjà répondre quelque chose. C'est toujours mieux que le silence. C'est une preuve de bonne volonté.

N'est-ce pas Jeremy ?

« Oui oui »

KÉVIN VIENT DE DIRE QUELQUE CHOSE

Kévin vient de dire quelque chose.

Je dois lui répondre.

Je n'ai rien compris.

Je regarde vers Philippe d'un air interrogateur. Il gonfle ses deux bonnes grosses joues rondes et me fait un petit « non » de la tête.

Je me tourne vers Loïc qui hausse deux épaules dubitatives.

Je vérifie du coin de l'œil que l'autre Kévin finit sa nuit dans son coin comme tous les matins et qu'il ne pourra donc pas m'aider.

Et Kévin attend. Il attend patiemment la réponse à ce qui doit être une question puis qu'il attend. Au bout d'un moment il répètera : il a l'habitude. Cette fois ci, il ne s'agira pas de se laisser surprendre. Et chacun de se faire attentif.

Ça y est, il répète. Je ne sais pas s'il a l'impression de parler plus lentement, s'il pense qu'il articule mieux. Depuis le temps que chacune de ses phrases jette un froid inquiet dans nos conversations de classe, il doit se rendre compte qu'on ne le comprend pas.

« Tsé mieu (tu sais Monsieur ?) A cla éfi éé liach é son ésifin »

Tant pis je lui dis !

« Je ne comprends pas Kévin ! »

« A cla éfi éé liach é dasson ééé sifin »

« Dans la classe ? »

« Oui »

Ouf ! Ça y est. Nous avons trouvé l'entrée.

Au bout de cinq minutes j'ai enfin compris que les filles (éfi) vont se déguiser en coquillage (liach) et les garçons (dasson) en dauphin (sifin) pour le carnaval de l'école.

Au début les autres élèves riaient un peu. Plus maintenant. Maintenant quand Kévin parle, tous les fronts se plissent et chacun tend l'oreille. C'est un bel exemple d'entreprise collective. On pêche des petits bouts par-ci par-là, on assemble, on devine. Toujours on finit par comprendre : il suffit de prendre le temps.

Sauf que, parfois, je triche. J'utilise un truc que m'a donné Jeremy. Parfois je réponds « Oui oui » pour faire semblant d'avoir compris.

UN JOUR, SABRINA S'EST TUE

Sabrina, tout le monde aimerait qu'elle se calme. Qu'elle se mette dans un coin, au fond de préférence, qu'elle ne se fasse plus remarquer par son accoutrement ou ses gestes déplacés et surtout, surtout qu'elle se taise ! Moi, en particulier, qui entame ma première année de certifiée sans trop d'assurance. Seulement, Sabrina, elle ne l'entend pas de cette oreille, qu'elle a d'ailleurs percée, jusqu'au bout du cartilage. Sabrina fait usage de brassières stretch, pour mieux exhiber son nombril incrusté de strass, de minijupes en peau qui seyant adorablement à son minois coloré à la diable, et d'un langage fleuri, adapté à toute circonstance de la vie courante. En

classe, notamment, elle le porte à toute heure en bandoulière, punctuant le déroulement du cours d'interventions outrageusement bruyantes et néanmoins grossières.

Sabrina est très portée sur le sexe, linguistiquement parlant, et très peu sur la poésie. Elle n'est qu'en sixième, elle n'a que quatorze ans. Quand on regarde bien, elle n'en paraît pas plus, mais elle essaye très fort. Parfois, j'agis avec elle, comme si elle était plus vieille, parfois, comme si elle était beaucoup, beaucoup plus jeune. A chaque fois, j'ai tort. Je tente un peu tout, successivement ou en même temps : discussion, sanction, douceur, fermeté, nonchalance ou censure... Un jour, ça marche... un peu, un jour, c'est pire...

Je m'énerve, j'essaye de faire plus de bruits qu'elle, je menace ceux qui réagissent à ses remarques, je fais des vœux, je croise les doigts : tout ce dont je rêve c'est qu'elle se taise ! Qu'elle devienne muette, qu'elle sèche, qu'elle soit malade, qu'elle disparaisse, tout, n'importe quoi, mais qu'elle arrête de parler ! De toute façon, pour ce qu'elle dit : des verbes en « en », des mots en « cul », des termes laids... Parfois, elle est absente, les jours où elle a EPS ou le samedi, là je souffle, tout est tranquille. Quand elle revient, je ne lui demande rien, je ne lui reproche pas ses absences non justifiées, je ne lui propose surtout pas de les justifier ! Lui donner l'occasion de parler, de se donner en spectacle en disant qu'elle va en boîte le vendredi et qu'elle « roupille » le samedi ? Non, merci ! Pas besoin de savoir ! Silence !

Un matin, plus de brassière, plus de fard, plus de langage.

Un matin, Sabrina s'est tue. J'avais gagné. Comment ? Pourquoi ? La grâce d'une sanction supplémentaire, une prise de conscience tardive, certainement. Rien n'est jamais perdu. Décemment et intégralement vêtue de bleu marine, Sabrina était enfin rentrée dans le moule, socialisée, assagie. Elle ne bougeait plus, ne bronchait plus, ne répondant à mes rares questions que par des « oui, madame » empreints de respect. Rendant enfin son travail, copiant enfin ses cours. Les résultats ne suivaient pas cette courbe méliorative, stagnant toujours très bas, mais j'étais prête à tenir compte des efforts dans l'évaluation. Se conformer aux exigences du professeur, c'est bien faire des efforts non ? Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, j'avais le calme et le silence qui m'étaient dus, et Sabrina récolterait bientôt les fruits de son amendement, j'en étais persuadée.

On ne cherche pas à connaître les causes de ce qui nous agrée. Quand un élève sans histoire se met à poser problème, on convoque sans délai ses parents. Personne ne signala le regard très doux de Sabrina. Personne ne remarqua que cette douceur ressemblait à de la docilité. Personne ne vit de la soumission dans ce regard.

Un matin, Sabrina disparut. Elle ne disparut pas pour tout le monde, juste pour l'école. Elle ne disparut pas vraiment, et personne ne s'en aperçut vraiment. Elle était absente, et ça ne changeait pas grand chose. Un autre matin, une élève fit courir le bruit qu'elle était enceinte, et ça, ça changeait quelque chose : on se renseigne, et c'était vrai. On se renseigne encore, et tout fut alors différent : suite à un viol, Sabrina était enceinte de cinq mois.

Sabrina n'avait pas disparu. Je la rencontrai au supermarché, décemment et intégralement vêtue de bleu marine et je vis de la soumission dans son regard.

Personne n'avait réussi à obtenir d'elle ou de ses parents qu'elle fasse valoir ses droits. Aucun papier ne fut rempli puisqu'il n'y avait rien à déclarer : non, personne n'était enceinte dans la famille. Sabrina avait la grippe, elle ne pouvait pas aller à l'école. Son ventre ? Quel ventre ? Il avait peut-être disparu lui aussi... pas vraiment, c'est sûr, mais... surtout qu'il se taise...

Tout faux. J'avais eu tout faux. Sabrina, avec ses brassières, ses strass et ses peintures de guerre, c'était de la vie en concentré, de la vie écorchée, malmenée, révoltée, de la vie qui crie qu'elle existe, qu'elle existe mal, en dépit de tout, en dépit de nous et de notre système qui l'étouffe. Elle était la preuve vivante que l'école telle qu'elle existe laisse des vies de côté. Sabrina essayait de nous dire quelque chose, tout cela peut-être. Puis, elle n'a plus essayé. Elle a renoncé et c'est là que l'école l'a acceptée : vidée, violée, cassée dans ses exigences et dans l'expression d'elle-même, muette enfin, puis disparue. Là, elle était douce et gentille, de bonne volonté. Elle n'apprenait rien, ne désirait rien, n'attendait plus rien ? Qu'importe ! Elle convenait grosso modo au moule préfabriqué qu'on ne lui avait pas permis de négocier. C'est vrai qu'un enfant, quand on le rentre dans sa case, on le déforme un petit peu, on arrache quelques morceaux qui dépassent et il faut l'entasser un maximum, mais quand même, c'est plus facile à ranger après...

SILENCE, PHILIPPE VA PARLER

Philippe s'installe confortablement. Ses soixante-dix kilos de bonhomie tranquille, bien calé sur le vieux canapé de la classe, Philippe se prépare à parler. Il se racle la gorge, prend son temps, savoure à l'avance son plaisir. Philippe a quelque chose à dire. Comme toujours ! Et il s'attend à ce qu'on l'écoute. « J'vais dire quelque chose » dit Philippe, pour que l'on comprenne bien qu'il est temps de se taire.

Philippe, c'est le roi chez lui, « C'est mes yeux ! » m'a dit un jour son papa. Alors on est aux petits soins pour lui. Et il prend tellement de place dans la vie de ses parents que le physique a suivi. Bien sûr depuis toujours, on s'attendrit devant le moindre de ses propos. On l'écoute.

Et Philippe aime ça qu'on l'écoute. Et puis c'est sa défense aussi. Il sait qu'il prête à rire avec son corps énorme et sa démarche maladroite, alors il en rajoute. Son accent Ch'ti et les mots de patois qui ponctuent ses propos ont fait mourir de rire les instits de maternelle, alors il en rajoute, il force le trait, les joues gonflées du plaisir d'avoir un auditoire à n'importe quel prix fusse à celui de la moquerie gentille. Et c'est comme ça que, petit à petit, Philippe est devenu une sorte de star. On se répète ses bons mots, on imite sa grosse voix de nounours placide et surtout on le pousse à continuer le jeu. Parce qu'on l'écoute.

Et Philippe, sur le canapé, d'interrompre la classe d'un : « j'vais dire quelque chose » péremptoire et assuré.

Il est devenu un expert de la parole. Un vrai orateur. Tout le monde s'étonne qu'il ait autant de difficultés à l'école. Car, même si cela va mieux cette année,

Philippe n'est pas un bon élève. C'est bizarre : il s'exprime si bien, il ne devrait pas avoir de problème pour apprendre à lire !

Et c'est vrai qu'il s'exprime bien ses phrases sont longues, son vocabulaire est particulièrement riche et puis surtout il a acquis une formidable capacité à adapter sa langue à son auditoire : Philippe parle patois à ses parents et français à l'école.

Mais voilà : il parle. Il parle et on l'écoute. Et il est heureux qu'on l'écoute. Ça lui suffit. Il a la parole, le verbe, la tchatche. Que demander de plus. On l'écoute, en souriant, et ça lui suffit.

Parfois, Philippe interrompt le cours de la classe en disant : « j'vais dire quelque chose » et moi je lui réponds « non Philippe, pas maintenant, ce n'est pas le moment, ça ne nous intéresse pas ! »

Alors il pousse un gros soupir.

IL N'Y A RIEN À DIRE SUR ANTHONY

Anthony n'est pas là. Anthony n'est jamais là. Anthony est inscrit à l'école maternelle en grande section. Depuis le mois de janvier, je suis censé suivre Anthony en soutien. Je l'ai vu, en tout et pour tout, trois fois. Et nous sommes en juin ! La seule chose qu'il m'ait dite c'est : « C'est quand maman ? » Il avait l'air affolé, bien sûr ! L'air de ne rien comprendre à ce monde étrange et inconnu, bien sûr ! L'air de ne rien comprendre non plus à ces questions bizarres que je lui posais, bien sûr !

Il attendait de retrouver sa maman.

L'an prochain il rentrera au C.P. Comme il aura six ans, il y aura obligation scolaire. On sera très vigilant sur les absences.

Il viendra en soutien, bien sûr !

On apprendra à se connaître.